

«Baisers du Singe», la correspondance de l'écrivaine et de sa sœur, peintre, vibre de vie et d'intelligence

## Virginia Woolf et Vanessa Bell, tant d'amour et d'humour

GENEVÈVE BRISAC  
écrivaine

Tout est mystérieux dans la couverture de *Baisers du Singe*, le volume de correspondance que Virginia Woolf (1882-1941) et sa sœur Vanessa Bell (1879-1961) échangèrent entre 1904 et 1941. Mais surtout sa beauté. Beauté de la typographie, des couleurs, de la matière. Tout ici vibre de vie. Une vie qu'on emporterait avec soi pour s'y plonger. Et remonter des trésors. Tant d'amour, et de pensée, et d'amour de la pensée. Tant d'émotions et de taquineries, de sollicitude et d'amitié concentrées dans un élixir d'intelligence et de style.

Il s'agit en effet d'un document d'une valeur inestimable, un trésor d'archives : 215 lettres échangées, dont beaucoup inédites,

magnifiques. Ils le sont. Naturels, intenses, ils détruisent par leur simple présence les clichés qui rôdent sur les Woolf et leurs amis. Non, Virginia Woolf n'est pas une créature dépressive ravagée par la folie. Non, Leonard Woolf, son mari, n'est pas une sorte d'intellectuel rigide. Non, ce n'est pas un couple désincarné. Leur amour charnel est si visible. Cela, grâce à 23 photos très belles : Virginia et Vanessa, leur mère, Julia Stephen, leurs amis de Bloomsbury, Maynard Keynes, T. S. Eliot, Duncan Grant ou Clive Bell.

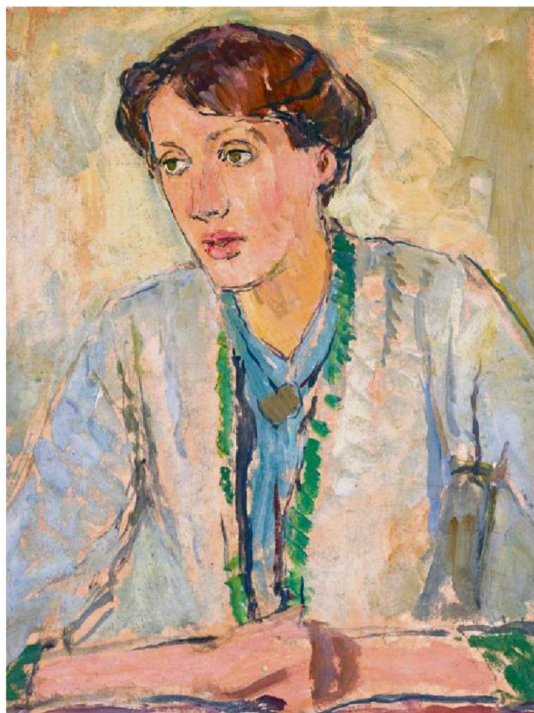
Mais l'essentiel est ailleurs : dans ce dialogue plein d'humour ravageur et de tendresse vouée aux antiphrases, sur la peinture et la littérature, leurs pouvoirs, leurs limites, l'inspiration, l'admiration. Les lettres de Vanessa, pleines d'autodérision sur sa nullité littéraire, sont souvent des merveilles. Celles de Virginia le sont toujours. «*J'ai mis ton tableau dans le petit salon, écrit-elle, il est tellement puissant qu'il faut tout changer dans la pièce et*

*jeter mes affreux cousins jaunes.*» Des expositions ont lieu, des livres paraissent. Les couvertures génales de Vanessa pour les livres de sa sœur sont reproduites ici.

Et puis il y a la vie, les crises de Virginia. «*Il faut te reposer. Boire du chocolat chaud. Voir le*

*docteur.*», écrit sa sœur. Hum. La vie : Vanessa attend un enfant, elle est séparée de son mari, Clive, elle vit désormais avec Duncan. Elle se demande si elle va pouvoir supporter ce fardeau insensé, la maternité.

«*Je serai là,*» écrit Virginia. *Tousjours.*» Ses relations avec ses neveux : la fantaisie, la drôlerie, la vie encore. Des blagues sans



Portrait de Virginia Woolf par Vanessa Bell (vers 1912). BRIDGEMAN IMAGES

cesse. Elles échantonnent des tas de ragots, sexuels de préférence. La littérature, n'est-ce pas des ragots sublimes ? là, ils sont livrés tout crus. Et crûment. Virginia questionne : crois-tu qu'on puisse aimer sans fomiquer ?

BAISERS DU SINGE. CORRESPONDANCE, de Virginia Woolf et Vanessa Bell, traduit de l'anglais par Corinne Bratzlavsky et Anne-Marie Smith-Di Biasio, édité par Marie Boizet, préface de Cécile Wajsbrot, 640 p., 36 €, numérique 26 €.

2004). «*On dirait que les choses ont mal tourné,*» dit Leonard. Julian, l'un des fils de Vanessa, après quelques mois passés en Chine comme enseignant, démissionne et part en Espagne

pour soutenir les républicains. Il est tué le 18 juillet 1937 au cours de la bataille de Brunete.

3 février 1938. Virginia écrit : «*Ce serait son anniversaire demain. Je l'ai vu dans son berceau. Je ferais l'impossible pour t'aider, il est si terrible de n'en être pas capable autrement qu'en t'adorant comme je le fais. Cette lettre n'appelle pas de réponse, ce n'est qu'un baiser du Singe, mon trésor.*»

«*Tu ne sais pas à quel point tu m'aides,* répond Vanessa. *Je ne suis pas capable de te le montrer et je me sens si bête. Sans toi, je ne pourrais simplement pas survivre.*»

Virginia décrit à sa sœur l'atmosphère de guerre et de futilité dans Londres. Elle cite Leonard à propos des accords de Munich (septembre 1938), que tant de gens saluent avec soulagement : «*Nous avons gagné six mois de paix sans honneur.*» C'est la pure vérité.

Et cela nous envoie d'étranges et terribles échos. ■



### Le premier Max Frisch

Ce bref roman de montagne, écrit à 26 ans par l'écrivain suisse germanophone Max Frisch (1911-1991), pourrait n'être qu'une curiosité si la maîtrise d'une intrigue amoureuse à rebondissement ne révélait déjà le talent du futur grand romancier. Certes, on peut s'agacer des attermoissements du héros, approchant la trentaine, déçu par l'art et qui cherche à redonner sens à sa vie. À la veille de son mariage, il tente donc de relever un défi alpin. Ce vide ressenti par un grimpeur, quêtant dans les sommets de quoi surmonter une existence trop ordinaire, trahit malgré elle une certaine fermeture aux maux des temps : traversé d'éléments autobiographiques, le récit n'est-il pas contemporain de la guerre d'Espagne, de la menace nazie et de nombreux périls sur la démocratie ? La villégiature hôtelière dans les montagnes était déjà un poncif depuis *La Montagne magique*, de Thomas Mann (1924 ; Fayard, 2016), et Frisch tend à trop écrire ses descriptions («*Les ombres des nuages remontent les versants et glissent comme des voiles sur les nêves finement dorées*»). Un lecteur d'aujourd'hui a également de quoi tiquer devant des personnages comme l'aimante Irène, ou la fiancée, Barbara, asservies au protagoniste masculin et à ses affres, attendant docilement son retour. Et pourtant, ces aspects datés n'empêchent pas le livre de se dévorer d'un trait. Ce qui en fait plus qu'un document pour l'histoire littéraire. ■

NICOLAS WEILL

► Réponse du silence (Antwort aus der Stille), de Max Frisch, traduit de l'allemand (Suissse) par Julien Lapeyre de Gabannes, préface d'Erri De Luca, Gallimard, «*Le monde entier*», 126 p., 14 €, numérique 10 €.



### Un ballet amoureux

C'est un paysage d'une beauté malade. Baigné dans une «*paix idyllique et mortelle*», son relief se dessine derrière les vitres du Bauser Institut. Dans ce pensionnat suisse, des jeunes filles se languissent, pâles et vaporeuses : elles attendent le moment où il leur sera enfin donné d'entrer dans le monde. *Les Années bienheureuses du châtiment*, de Fleur Jaeggy, initialement traduit chez Gallimard en 1992 et que rééditent en poche les éditions Zoé, nous introduit dans cette «*vie de collège*» à travers la voix d'une pensionnaire. Comme ses camarades, elle rêve de «*choses grandioses*» et se morfond, bouffie d'ennui : «*Je regardais une fenêtre et la fenêtre me rendait ce regard, ce qui me faisait m'assoupir.*» Un jour cependant arrive une «*nouvelle*», Frédéric. Splendide – grave, «*parfaite*», sans «*humidité*» –, elle fascine immédiatement la narratrice. Fleur Jaeggy dépeint avec une immense finesse le timide ballet amoureux qui s'esquisse entre l'«*idole*» et l'admiratrice. Le regard toujours rieur, elle décrit les jeux de pouvoir et de séduction qui animent les heures cotonneuses des recluses. «*Dans les collèges,*» dit la narratrice (...), *se prolonge[nt] presque jusqu'à la démenée une enfance sérieuse*. Aigüe et poétique, la langue de Fleur Jaeggy nous fait toucher l'étrange texture de cette jeunesse, où très tôt s'apprennent les charmes du vide. ■

LANNWEN HUON

► Les Années bienheureuses du châtiment (Il beati anni del castigo), de Fleur Jaeggy, postface de Gabriella Zalapi, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganara, Zoé, «*Poche*», 128 p., 9 €.

## Dans la zone grise du «oui»

Bien après #MeToo, les rapports compliqués d'un jeune gay et d'un viriliste brutal. Evariste Pimplis, nuancé

FLORENCE NOUVILLE

Bien que son titre évoque plutôt celui d'un essai, *Par-delà le consentement* est le premier roman d'Evariste Pimplis, né à Athènes en 1999. Un roman d'idées, dystopique sur la fin, qui revient sur une question on ne peut plus actuelle : que veut vraiment dire consentir dans le cadre d'une relation charnelle ? A quel point s'est-on écarté du sens premier, étymologique de ce verbe – qui ne signifie pas seulement acquiescer, mais «*sentir avec l'autre*», dans un élan de perceptions partagées ?

Lorsque le livre commence, nous sommes après #MeToo et cheminions vers 2032. Evariste Pimplis installe face à face deux hommes que tout oppose. D'un côté, Emile, un jeune gay qui, dans son

enfance, a subi en silence le mépris, l'agressivité et les moqueries de «*la meute des mecs pseudo-virils de [sa] classe*». De l'autre Enzo, dont le père s'était donné pour mission de faire de son fils «*un homme, un vrai*», capable «*de ne pas afficher ses émotions, de savoir se battre et d'être le meilleur*». Adolescent, Enzo a fait sienne la maxime de Frank Underwood, le personnage de la série américaine *House of Cards* (2013-2018) : «*Tout dans la vie est affaire de sexe, sauf le sexe qui est affaire de pouvoir.*»

L'intrigue se noue avec la rencontre des deux hommes. Enzo vit très mal, après #MeToo, le fait de s'être vu «*confisquer*» ce pouvoir. Il veut le reconquérir, ailleurs. «*Il fallait bien que quelqu'un consente à ce que ce pouvoir s'exerce sur lui*», pense-t-il. Contre toute attente, ce quelqu'un sera Emile. Tout l'intérêt du roman consiste à fouiller l'ambivalence d'un être qui sait que la virilité incarnée par Enzo n'est pas faite pour lui, mais qui, courageusement, s'avoue à lui-même : «*A l'instant où je cesse de la revendiquer*

*pour moi-même, cette masculinité m'attire chez les autres. Les hommes brutaux, agressifs, violents, musclés m'inséduisent.*» Puis, poursuivant son monologue : «*Cette attirance me perturbe, car elle ne concerne que ma sexualité intime. Pour ce qui est du monde social, je m'oppose à la domination de ces hommes.*»

### Une prose délibérément crue

Pimplis montre bien tout ce qui torture Emile, le fait fulminer. Trahit-il ses principes ? Qu'en est-il de son libre arbitre ? Doit-il accepter que le corps et les fantasmes l'emportent chez lui sur le discours ? Dans une prose délibérément crue, il ne nous épargne aucun détail scabreux des rapports sexuels entre les deux hommes. Chemin faisant, il nous entraîne dans la zone grise du «oui». Ce lieu où, paradoxalement, le consentement peut redevenir, pour un personnage comme Enzo, «*l'arme même*» d'une emprise retrouvée. D'où la révolution de 2032, intitulée «*Beyond-Consent*» («*par-delà le consentement*»),

qu'Emile finira par appeler de ses vœux. Car «*s'il est clair, après #MeToo, qu'un non est un non, le oui reste trop souvent un impensé*».

Evariste Pimplis est un peintre de la nuance. Ses personnages ne sont pas manichéens : il nous a raconté leur éducation, nous a exposé leur manière de voir le monde, comment elle s'est construite chez chacun d'eux, et surtout comment ils en sont prisonniers. On aurait aimé qu'il détaille davantage, dans la troisième partie du livre, cette société du #BeyondConsent, et nous fasse entrer plus avant dans la dystopie – mais ce sera peut-être l'objet d'un prochain roman. En attendant, il faudra garder un œil sur la suite des aventures éditoriales de ce jeune homme de 27 ans, et sur sa plume, aussi agile que prometteuse. ■

PAR-DELÀ LE CONSENTEMENT (Pera apo ti synainesi), d'Evariste Pimplis, traduit du grec par l'auteur, Au hasard, 176 p., 19,50 €, numérique 13 €.